

# Sebastian Rotella

## trafiquants & associés



LIANA LEVI



Des migrantes africaines massacrées dans un motel à la frontière entre le Mexique et les États-Unis. Un groupe financier au pouvoir sans limites. Une femme en fuite avec des documents qui pourraient bien signer l'arrêt de mort du groupe, ou le sien... À la solde de la firme sans scrupules, des tueurs professionnels se lancent à sa poursuite, talonnés par le duo d'enquêteurs formé par Valentin Pescatore et Leo Méndez. S'ils n'ont pas les mêmes méthodes – plus musclées pour Pescatore, plus cérébrales pour Méndez –, ces deux-là ont la même ténacité et la même aversion pour les cartels de la drogue et pour les entreprises qui au grand jour lessivent leur argent sale.

Un polar haletant qui plonge le lecteur au cœur de la toile tissée entre trafiquants en tout genre et multinationales corrompues.

## Les multinationales de la corruption

**SEBASTIAN ROTELLA**, grand reporter, vit aux États-Unis. Spécialiste des questions de terrorisme international, de crime organisé, de sécurité et d'immigration, il a été finaliste du prix Pulitzer en 2006 pour ses reportages internationaux. Il travaille actuellement pour ProPublica. Ses précédents romans, *Triple Crossing* et *Le Chant du converti*, ont été salués par la critique et les libraires.

Sebastian Rotella

# Trafiquants & associés

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Françoise Bouillot*



Liana Levi

Les personnages et les événements de ce livre sont de pure fiction.  
Toute ressemblance avec des personnages réels, vivants ou morts,  
serait une pure coïncidence indépendante de la volonté de l'auteur.

*Para Carmen, mi amor*



Il n'existe aucun moyen pour faire cent millions de dollars honnêtement, dit Ohls. Le grand chef se figure peut-être qu'il a les mains propres, mais sur le trajet, il y a des gars qui se font arnaquer jusqu'à l'os, de bonnes petites affaires peinarde qui sont liquidées et vendues pour trois sous, des types tout ce qu'il y a de réglo qui perdent leur boulot, des stocks de marchandises rayés du marché, des prête-noms achetés au rabais et de grands cabinets juridiques payés des fortunes pour tourner des lois dont se réclame le commun des mortels mais qui dérangent les riches parce qu'elles rognent leurs bénéfices. La grosse galette donne le pouvoir et le pouvoir, on n'en fait pas bon usage. C'est le système qui veut ça. C'est peut-être pas possible d'en avoir un meilleur, mais c'est pas encore la promotion de la blancheur Persil.

Raymond Chandler, *The Long Goodbye*,  
trad. Henri Robillot et Janine Hérisson, Gallimard.

« La faim est une chose puissante. »

« Border Patrol Push Diverts Flow »,  
*Los Angeles Times*, 17 octobre 1994



## Prologue

Valentin Pescatore rencontra la Bête alors qu'il était sur la piste d'un trafiquant d'êtres humains. Le quartier de Pakal-Na se trouvait à près de cent kilomètres au nord-ouest de la frontière, là où la jungle guatémaltèque se fond dans la jungle mexicaine. Des centaines de migrants remplissaient les campements entourant les entrepôts de fret. La plupart venaient d'Amérique centrale. Leur présence sur le sol mexicain était illégale, mais les forces de sécurité, qui brillaient par leur absence, ne semblaient pas s'en soucier outre mesure.

Pescatore avançait péniblement à travers les détritux et les mauvaises herbes. La chaleur de la jungle lui donnait l'impression de patauger dans un marais. Il était en sueur, pas rasé, et il avait la gueule de bois. Ses cheveux coupés court convenaient bien à Washington, mais ici, il craignait d'avoir trop l'air d'un flic. Imitant un migrant qu'il avait vu mendier au bord de la route, il ôta son T-shirt noir et s'en enveloppa la tête comme d'un keffieh. Sa carcasse de coq de combat avait acquis quelques cicatrices au cours des années. Il portait des bottes éraflées et un jean. À son cou était suspendu un crucifix en fil noir tressé, un talisman acheté des années auparavant à un vendeur de Tijuana. Il espérait que sa dégaine évoque le travail manuel, la vie dans la rue, les séjours en prison. Il n'aurait pas besoin de jouer ce rôle bien longtemps, quelques heures suffiraient. Le temps de mettre la main sur un passeur connu sous le nom de Chiclet.

En émergeant d'une allée, Pescatore avisa la Bête, monstre rouillé au repos. Le train de marchandises à destination de Veracruz faisait un arrêt à Palenque. Les migrants grouillaient autour du train comme des mouches sur une carcasse de buffle. Ils tiraient sur les poignées des portières. Ils regardaient à travers les lattes. Ils escaladaient les échelles fixées sur les wagons-citernes. Quelques hommes avaient grimpé sur les toits où ils enduraient le soleil torride de l'après-midi, protégés par leurs casquettes et leurs couvre-chefs divers, par leurs lunettes de soleil et leurs bandanas.

Les noms inscrits sur les wagons – Cemex, Pemex, Ferromex – faisaient concurrence aux graffitis des gangs: *Mara Salvatrucha, 18th Street*. Outre échapper au viol, au vol, à l'extorsion et à l'enlèvement, les voyageurs clandestins devaient se débrouiller pour ne pas tomber, ne pas se faire rouler dessus, ne pas se faire estropier. Une autre épreuve attendait ceux qui survivaient au voyage à travers le Mexique: parvenir à se faufiler aux États-Unis. Un passage difficile, encore plus dur qu'à l'époque où Pescatore était à la Patrouille frontalière.

C'était la première fois qu'il se trouvait à la frontière entre le Mexique et le Guatemala. Cette mission avait réveillé de vieux instincts et des émotions endormies depuis ses années dans la Frontalière. Il travaillait dans le secteur privé, désormais. Il était venu à Palenque, dans l'État du Chiapas, en tant qu'enquêteur sous contrat pour le département américain de la Sécurité intérieure. Une mission sensible, qui n'était pas une opération d'infiltration officielle. Et qui l'amenait pour l'instant, si étrange que cela lui parût, à tout faire pour avoir l'air d'un clandestin.

Torse nu, conscient de ressembler à un pirate, il longea un terrain de basket où des migrants somnolaient sur le bitume, leurs frusques et leurs sacs à dos suspendus au grillage. Il traversa une étroite venelle bordée de maisons et de

boutiques aux murs écaillés peints en bleu, en vert, en jaune. Des migrants étaient accroupis près des rails, buvant de l'eau, parlant dans leurs téléphones portables, étudiant les panneaux qui indiquaient les tarifs des toilettes et des douches.

Pescatore s'approcha d'un stand d'épicerie. Coincé entre la cahute d'un cordonnier et une boutique de réparation de vélos, ce cagibi à ciel ouvert semblait faire des affaires prospères. Cela lui parut un bon endroit pour commencer. Une enseigne proclamait: Almacén Doña Alma. La propriétaire avait à peine la place de s'asseoir au milieu de son abondance de marchandises. Elle avait des joues bien rondes, encadrées de deux tresses noires, et portait un corsage blanc à volants orné de grosses fleurs.

Pescatore lui acheta une bouteille d'eau et s'appuya contre le comptoir.

– *Por favor, señora*, dit-il. Je cherche un type nommé Chiclet.

Il parlait doucement, poliment, comme un dur à cuire qui n'aurait pas oublié ses bonnes manières, avec un faux accent cubain. Les Cubains étaient nombreux dans le coin. Pescatore avait discuté le matin même avec un sympathique colosse de Bayamo dénommé Nelson. Nelson avait suivi un itinéraire bien connu qui passait par l'Équateur. Après avoir travaillé un moment à Quito, il avait fait route vers le nord, sachant qu'il avait une chance d'obtenir un statut de réfugié s'il arrivait simplement à se présenter à des inspecteurs à un poste-frontière quelconque au Texas.

L'accent argentin et l'accent mexicain, que Pescatore imitait le mieux du fait de ses origines et de son expérience, ne lui seraient d'aucun secours. Mais il pouvait s'en tirer avec l'accent cubain. Il essaya d'imiter les douces cadences de Nelson de Bayamo et du cousin d'Isabel Puente, Dionisio de Miami, un vendeur de voitures qui attaquait chacune de ses phrases par *oiga* ou *oye*.

– *Oiga*, on l'appelle Chiclet, dit-il en regardant autour de lui. Un Hondurien. Un guide. Il aide les gens à passer au nord. *Por favor, señora*, vous pouvez m'aider ?

Doña Alma l'étudia de bas en haut. Des perles de sueur luisaient sur son front. Il se demanda si elle était maya. Ses boucles d'oreilles étaient des crucifix d'argent. La croix tissée de fils noirs qu'il portait autour du cou, signe de reconnaissance des anciens prisonniers, lui vaudrait peut-être un peu d'indulgence de sa part.

Elle dit enfin :

– *No sabría decirle*.

La réponse la plus circonspecte possible. Pire que : « Je ne sais pas. » Au sens strict : *Je ne saurais pas vous le dire. Et vos questions me font peur, alors je vous en prie, partez et ne revenez jamais.*

Mais Doña Alma fit une chose intéressante. Ses yeux s'élargirent et ses prunelles accomplirent un lent mouvement de droite à gauche. Son regard se fixa sur un point par-dessus son épaule gauche, puis s'abaissa discrètement.

– *No sabría decirle*, répéta-t-elle.

Une fois encore ses yeux tracèrent la même parabole. Son regard s'attacha sur un point situé derrière l'épaule de Pescatore. Un léger sourire passa sur son visage.

– *Oiga*, pas de problème señora, dit-il en élevant la voix au bénéfice des oreilles susceptibles de traîner dans le coin. Merci quand même. Que Dieu vous bénisse.

Il se retourna d'un air nonchalant, tout en portant sa bouteille à ses lèvres. Le regard de Doña Alma s'était fixé sur une structure en forme de boîte posée au bord d'une courbe de la voie ferrée. En s'approchant, il vit que c'était un *diner* appelé Delicias Hondureñas. Les murs étaient peints d'un bleu et d'un blanc passés, aux couleurs nationales du Honduras. Le toit en tôle ondulée était de guingois, comme un chapeau porté d'un air un peu canaille. Des gens étaient rassemblés dans le patio

autour de tables en plastique blanc et d'un drapeau hondurien planté au bout d'un mât. Le Honduras se noyait littéralement dans le dysfonctionnement. Il avait un des taux d'homicides les plus élevés au monde. Les Honduriens s'enrôlaient dans les cartels mexicains. Des gargotes du genre Delicias Hondureñas poussaient comme des champignons à Palenque et dans les autres villes de la frontière.

Un type chauve, torse nu, était assis à une table dehors. Trois petites frappes couvertes de tatouages buvaient de la bière à une table voisine. Ils avaient bien l'air de *mareros* – des membres des *maras*, ces gangs de rue d'Amérique centrale –, nés et élevés aux États-Unis pour devenir des machines à tuer transnationales. Une douzaine de migrants traînaient par groupes de deux ou trois, suppliants attendant à distance respectable de ceux qui gardaient les portes de leur avenir.

Pescatore rejoignit les migrants. Il s'appuya contre un arbre en descendant à grandes gorgées sa bouteille d'eau.

*Bon Dieu, on crève de chaud, ici. Bon dieu, quelle fichue gueule de bois.*

Deux adolescents étaient le centre de l'attention, debout devant le type torse nu. Pescatore conclut que son surnom était la Rana (la grenouille) quand il l'entendit dire d'une voix indolente :

– C'est la Rana qui décide qui prend le train. Pour l'instant, vous n'allez nulle part.

Le garçon dit à la Rana qu'il s'appelait Oscar. Il avait dans les seize ans. Ses baskets montantes à la mode, d'un rouge vif, frappèrent Pescatore comme un mauvais choix pour un pareil voyage. Autant brandir une pancarte proclamant : *Venez me dépouiller*. Oscar avait un épi aplati à l'eau dans les cheveux. Il portait un jean de marque et un polo à rayures. À le voir, on comprenait qu'il avait dû soulever un peu de fonte, mais qu'il était encore loin d'être au point. Sa sœur avait de longues

jambes et de grands yeux de biche. Ses cheveux dénoués tombaient sur un sac à dos rose décoré d'images des Supers Nanas. Elle se tenait prudemment derrière son frère.

La façon de s'exprimer d'Oscar, son absence de tatouages et ses fréquentes mentions de Dieu conduisirent Pescatore à penser que c'était un chrétien évangélique. Le garçon expliquait que ses parents avaient payé en liquide pour la totalité du voyage, de porte à porte de San Salvador à Las Vegas. Il n'avait jamais été question d'un supplément à Palenque.

– Eh bien, ils auraient dû mieux se renseigner, dit la Rana. Deux places sur la *Bestia*, ça vous fera cinq billets de cent par tête de pipe. Faire la nounou pour des morveux dans un train de ce genre, c'est la vraie galère. Ça grouille de flics, là-dedans. Hey, *muñeca*, quel âge t'as ?

La fille lui coula un regard de derrière le dos de son frère.

– Quatorze ans, dit-elle dans un souffle.

La Rana la considéra, les mains cramponnées à la serviette qu'il portait autour du cou. Il avait bien un physique de grenouille : les épaules et le ventre ronds, des jambes courtaudes sous un short baggy.

– Comment tu t'appelles ?

– Nelvita.

– Fais pas ta timide, laisse-moi te mater un peu. T'es en quelle classe ?

– Quatrième, dit-elle dans un filet de voix. Et comme si elle craignait que la réponse fût insuffisante elle ajouta : Je n'ai pas pu finir parce qu'on est partis.

– Ay, comme c'est dommage ! Mais te fais pas de mouron, on ne manque pas de profs dans le secteur. Ils peuvent t'apprendre des tas de trucs.

Gloussements du côté des *mareros*. Nelvita trouva refuge derrière Oscar, qui s'essuya le front de son bras.

*Regardez-moi ces sacs à merde, pensa Pescatore, en train de se poulécher les babines devant une gamine de quatorze ans.*

La Rana dit à Oscar de revenir avec du cash – ou une autre forme de paiement. Les deux adolescents s'éloignèrent en rasant les murs, l'air perdu, discutant âprement à mi-voix. Pescatore pouvait imaginer leur histoire. Les parents avaient émigré à Las Vegas, sans doute en laissant les enfants à la garde des grands-parents. Ils étaient restés en contact par Skype, WhatsApp ou Facebook. Ils avaient suffisamment mis de côté pour envoyer l'argent nécessaire afin de réunir la famille, mais l'éducation relativement décente d'Oscar et de Nelvita n'était pas la meilleure préparation à un voyage de ce genre.

*Ces deux-là vont se faire bouffer tout crus, pensa Pescatore.*

Il s'obligea à les sortir de ses pensées et se remit à examiner les gens autour de lui. Personne ne semblait se présenter pour l'audience suivante avec la Rana.

Pescatore prit une autre gorgée d'eau. Il ôta son keffieh improvisé, se versa le reste de la bouteille sur la tête, aplatit ses cheveux noirs et remit son T-shirt. Sous couverture ou pas, il tenait à se présenter à ces voyous avec une certaine dignité. Il entra dans le patio des Delicias Hondureñas d'un pas vif et allègre – ce que les Cubains appellent le *tumbao*.

– Ça roule, mon frère ? demanda-t-il.

Les yeux globuleux de la Rana évoquaient bien ceux d'une grenouille.

– Oye, j'appartiens aux Eagles, poursuivit Pescatore. Je m'appelle Dionisio. On m'a dit de demander Chiclet.

Nelson de Bayamo lui avait expliqué la manœuvre. À chaque étape du voyage des migrants, des passeurs leur fournissaient un nouveau nom de code et un nouveau contact. À l'arrivée à Palenque, on avait dit au groupe de migrants de Nelson de prendre le nom d'Eagles et d'aller trouver Chiclet.

– *Cubano*, grommela la Rana.

Les Cubains étaient considérés comme arrivistes et roublards. En revanche, ils avaient souvent des parents aux États-Unis avec les poches bien remplies. S'ils n'étaient pas de la marchandise de premier choix comme les Indiens, les Africains ou les Népalais, les Cubains étaient un second choix non négligeable.

– Tout juste, *chico*, répondit Pescatore. Et fier de l'être.

– Et tu vas où ?

– Chicago, *Illinoïse*.

La Rana s'essuya le haut du crâne avec sa serviette, avant de l'interroger sur son parcours depuis Cuba. Pescatore lui décrivit une odyssee à travers l'Équateur, la Colombie, les étendues tropicales du bouchon du Darién. Ses réponses parurent satisfaire son interlocuteur.

– Reviens plus tard, dit la Rana. Sept heures.

– *Oye*, est-ce que je verrai Chiclet à ce moment-là ?

La Rana répéta « sept heures » et lui dit de foutre le camp.

Pescatore tua le temps comme il le pouvait. Il acheta une autre bouteille d'eau, arpenta les entrepôts et le campement. Il grimpa au sommet d'une petite colline, retourna un cageot et s'assit dessus.

Les ombres s'allongèrent. Les groupes autour du train se firent plus denses. Pescatore s'efforçait de prendre de profondes inspirations.

La frontière du Guatemala était comme un retour sur le champ de bataille, un flash-back de la Ligne de San Diego. Travailler dans la Frontalière avait été une expérience trop rude pour lui. Il avait éprouvé trop de sympathie pour les migrants, trop de haine pour les criminels. Ça lui avait mis la caboche en vrac.

Vers six heures et demie, deux hommes s'approchèrent de la gargote. Le plus petit avait une tignasse de cheveux

noirs et une chemise hawaïenne. Même de loin, il ressemblait beaucoup à la description de Chiclet. La Rana l'accompagna à l'intérieur.

Pescatore appela Porthos. Ils se mirent d'accord sur un plan.

À sept heures, il se signa et porta son crucifix à ses lèvres. Puis il redescendit de la colline. Il avait confié son arme à Porthos, qui n'avait pas caché ses réticences devant cette manœuvre improvisée. Isabel ne l'aurait pas approuvée non plus, mais elle comptait sur lui.

Le soleil couchant étincelait sur le toit en tôle des Delicias Hondureñas. Pescatore plissa les yeux. Les tables dehors étaient vides. Sur le mur, une fresque murale qu'il n'avait pas remarquée jusque-là : un personnage vêtu d'un poncho, le visage dissimulé par un chapeau à larges bords. Au-dessous était inscrit le mot *Catracho*, le surnom des Honduriens.

Il avança la main vers la poignée de la porte-moustiquaire. Le temps s'arrêta. Il pensa à tous les endroits où il était allé ces derniers mois : Buenos Aires, Paris, Washington, San Diego, Tapachula. Ces voyages l'avaient laissé dans un état de constante fébrilité, toujours sur le qui-vive. Tant de kilomètres pour parvenir à ce coin perdu du monde, à cette destination qui au fond tombait sous le sens : un repaire de malfrats de Pakal-Na, Palenque, au Mexique.

Une douzaine de tables étaient installées dans la pénombre du petit *diner*. Un congélateur ronronnait. Un ventilateur tournait. Les mouches faisaient du piqué dans les assiettes.

La Rana portait à présent un T-shirt orange, mais il avait toujours les poings serrés sur la serviette autour de son cou.

– Pile à l'heure, hein ? Attends ici.

La Rana passa devant une table occupée par le trio de voyous qui continuaient à écluser des bières, et alla marmonner quelque chose à deux hommes assis à une table au fond. Puis il revint chercher Pescatore.

L'homme assis près du mur était bien Chiclet, alias Hector Talavera. La banane « pompadour » plantée sur son crâne le confirmait. C'était bien la même que sur sa photo anthropométrique : un chef-d'œuvre de la coiffure, un Versailles de la chevelure. Des vagues et des crans partout. Des rouflaquettes de la minceur d'un fil couraient sur ses joues jusqu'au menton.

*Pas de doute, pensa Pescatore. Je te tiens, mon pote.*

Il avait des années de turpitudes inscrites sur la figure, qui lui avaient visiblement valu quelques dommages, notamment un nez aplati. Des dents protubérantes mâchaient de la gomme – sans doute l'origine de son surnom. Le chewing-gum faisait bouger les tendons d'un cou massif et court entouré de chaînes en or. Chiclet renversa la tête en arrière. Ses yeux injectés de sang se fixèrent sur Pescatore du fond d'un état de stupeur teinté d'hostilité.

– *Buenas tardes, señor Chiclet, lança Pescatore d'un ton exubérant, mais tempéré d'une pointe de déférence. Je suis Dionisio. De Bayamo. Enchanté de faire votre connaissance.*

Il tendit la main. Le visage de Chiclet se tordit comme si Pescatore lui présentait un paquet de merde. Il n'avança pas la main.

– Assieds-toi, grommela la Rana en donnant à Pescatore un coup dans les côtes.

Sur la table étaient posés trois téléphones portables et une bouteille de rhum. Le compagnon de table de Chiclet était un malabar aux longs bras dont le chapeau de paille rappelait le personnage de la fresque.

Pescatore ouvrait la bouche pour parler quand une musique explosa : la sonnerie d'un téléphone posé sur la table. Un riff de guitare bachata, puis la voix de fausset de Romeo Santos : « *Sooo nasty!* »

Chiclet répondit. La fin de sa conversation se résuma à des monosyllabes mêlés d'obscénités, le tout ponctué de rasades de rhum.

Pendant que Chiclet parlait, Pescatore l'examinait. Une Rolex, un bracelet en or, un rouleau de billets gonflant la poche de poitrine d'une chemise bleu pâle. Les effluves qu'il dégageait lui parvenaient par vagues : sueur, eau de Cologne, gel pour les cheveux, rhum bon marché, chewing-gum.

La Rana longea le comptoir en direction des toilettes situées dans le fond. Chiclet mit fin à son appel. Pescatore expliqua sa situation, son espoir d'atteindre Chicago. Chiclet écoutait, buvait, jouait avec ses téléphones, en évitant tout contact visuel. Pescatore comprit que le passeur était incapable d'avoir une véritable conversation avec lui. Pour Chiclet, il était du simple fret humain, une marchandise, un objet à vendre et à acheter, bon à expédier ici ou là après en avoir tiré un maximum de profit.

– Foutus Cubains, dit Chiclet. Pourquoi vous ne prenez pas des bateaux pour Miami au lieu de faire tout ce chemin pour venir nous casser les couilles ?

– Les requins, *hermano*. Je préfère passer par la terre ferme.

– Les requins. (Chiclet but un coup.) Y a pas assez de requins pour bouffer tous les *putos* de Cuba. *Muchos putos* à Cuba, pas vrai ?

– Par rapport à quoi ? s'entendit répliquer Pescatore. Le Honduras ?

Son accent avait flanché. Son masque avait glissé. Non qu'il s'en souciât réellement. Il en avait sa claque de cette humiliante petite danse.

Les mâchoires de Chiclet accélérèrent sur le chewing-gum. Dans son business, les gens ne répondaient pas. Ils obéissaient aux ordres, ils lui baisaient le cul, ils mendiaient et suppliaient. Cette réplique inattendue l'avait mis sur ses gardes.

Pescatore planta les deux pieds dans le sol, prêt à se lever d'un bond.

*Soit il va me pourrir d'injures et me coller son poing dans la tronche, pensa-t-il, soit il va me dire que j'ai des cojones et m'offrir un verre.*

Il n'eut jamais l'occasion de le savoir. La porte s'ouvrit. Deux hommes entrèrent, leurs silhouettes se découpant dans la lumière du soir. Pescatore remercia le ciel. Il sentit une nouvelle bouffée de cette assurance qui lui avait permis de s'avancer sans armes dans Gangsterland. Une confiance appuyée sur la certitude d'avoir en renfort deux des flics les plus coriaces du Mexique. Des ex-flics en réalité, mais qu'il n'aurait pas troqués contre tous les cow-boys de la légende de l'Ouest.

Porthos était le muscle. Une puissante carrure et vingt kilos de trop qui le rendaient encore plus imposant. Athos avait dix centimètres de moins et allait sur ses soixante ans, mais il avait un regard de tueur qui vous clouait sur place. Ils portaient l'un et l'autre des casquettes de base-ball et des vestes de camouflage. Ils avaient chacun la main sur l'arme à leur ceinture, prêts à dégainer.

– *Qué onda?* grommela Chiclet. Ces *cabrones* sont des *judiciales*.

Pescatore ne perdit pas de temps. Avec toute l'autorité qu'il put trouver, il déclara :

– Tout juste ! Ce sont des *judiciales*, et j'en suis un aussi. Et vous êtes en état d'arrestation, Hector Talavera. Levez-vous, tournez-vous, et mettez les mains derrière le dos. Tout de suite !

Figés, incrédules, les passeurs et les *mareros* regardaient tour à tour Pescatore et les nouveaux venus. Pescatore bondit sur ses pieds en sortant une paire de menottes de sa poche. Il saisit Chiclet par le bras pour le faire lever. À sa